LAURENT AUCHER, LABORATOIRE DE CHANGEMENT SOCIAL ET POLITIQUE, PARIS-VII

Disparue, la classe ouvrière ? Non, dans l'angle mort…

La classe ouvrière aurait disparu, entend-on de plus en plus. Vraiment? Pour le sociologue et enseignant Laurent Aucher, auteur de « la Mémoire ouvrière », ouvrage issu d'une enquête auprès de deux générations de métallurgistes à Vierzon (Cher) entre 2006 et 2012, elle s'est en fait transformée, et cette transformation l'a rendue invisible – du moins en apparence. Et c'est par l'angle culturel que l'on pourrait recouvrer la vue.

Selon l'INSEE, la classe ouvrière française représente presque 6,5 millions d'individus en 1954, 8,5 millions en 1975, son plus haut niveau historique, et environ 5,5 millions en 2010. Cette baisse doit toutefois être relativisée si l'on considère qu'une partie au moins de ce que la nomenclature INSEE nomme les « employés » constitue en fait une catégorie de salariés d'exécution qui s'apparentent, en raison notamment de leurs conditions d'emploi et de travail (agents d'entretien, caissiers, téléopérateurs, etc.), à des ouvriers.

L'ABSENCE DE CETTE CLASSE SOCIALE DANS L'ESPACE PUBLIC MÉDIATISÉ EST INVERSEMENT PROPORTIONNELLE À SA PRÉSENCE DANS L'ESPACE PUBLIC RÉEL.

PIERRE PYTKOWICZ

Relativement homogène et partiellement unifiée jusque dans le courant des années 1970, la classe ouvrière s'est morcelée. Elle est aujourd'hui une « classe en éclats », selon les termes de l'historien Gérard Noiriel. Et la figure de l'ouvrier qualifié de la grande industrie qui, jusqu'à une période récente réalisait très largement – même si ce n'était en fait que partiellement – l'unité de la classe, est maintenant minoritaire. Minoritaire et non remplacée. En ce sens, la classe ouvrière n'a pas disparu : elle est devenue invisible.
Le phénomène s'est amplifié ces deux dernières décennies du fait de l'abandon aux autres, par la classe ouvrière, de ses moyens de représentation. Sauf exceptions, généralement liées à des événements sociaux comme la fermeture d'une entreprise ou l'annonce d'un plan de licenciements, la classe ouvrière est absente de l'actualité politico-médiatique, dont le vocabulaire (journalistes, politiques, « experts », etc.) privilégie le recours à des catégories conceptuelles qui délaissent le registre de la classe (comme « salariés/chômeurs », « intégrés/exclus », « travailleurs/assistés », etc.), ce qui participe efficacement à l'effacement du monde ouvrier dans son ensemble.
L'usage de ces catégories, qui minore, voire nie la réalité de l'existence d'une opposition de classes et d'un ethos (caractères, manière d'être - NDLR) ouvrier, est très pratique pour qui prône, consciemment ou non, une vision individualiste du monde social. Devenue invisible, transparente, la classe ouvrière n'apparaît plus en tant que telle dans l'espace public médiatisé (médias de masse, manifestations officielles, lieux de pouvoir, etc.).
Pourtant, un simple changement d'angle suffit pour se rendre compte que la classe ouvrière existe ou, pour formuler les choses différemment, que l'absence de cette classe sociale dans l'espace public médiatisé est inversement proportionnelle à sa présence physique dans l'espace public réel.
Non seulement les ouvriers n'ont pas disparu mais en plus ils ont des choses à dire. En privilégiant, comme l'auteur de « la Formation de la classe ouvrière anglaise », l'historien anglais Edward P. Thompson, une étude culturelle de la classe ouvrière, on peut observer que, malgré la pluralité des situations et des expériences, les ouvriers restent plus que jamais soumis à une domination sociale qui, d'une part, résulte d'une opposition de classes et non d'un quelconque niveau d'intégration à la vie sociale, et, d'autre part, affecte toutes les aires sociales (la famille, les études, le travail, etc.). On peut également observer que les ouvriers sont encore porteurs de caractères moraux (la sobriété, la pudeur, la curiosité, etc.) collectivement partagés. Parmi eux, la fidélité et la simplicité jouent un rôle essentiel. On remarque par ailleurs que leur mémoire est celle de la souffrance générée par le libéralisme économique, celle des stratégies mises en œuvre pour lutter contre la domination et l'injustice sociale, celle des valeurs qui concourent au maintien de leur dignité.
Une mémoire de la « lutte » au sens culturel et pas simplement politique du terme. Lutte revendicative pour de meilleures conditions de travail. Lutte défensive pour la sauvegarde de son emploi. Mais également lutte au quotidien contre la fatigue à l'usine et contre l'usure qu'elle engendre. Lutte pour obtenir un diplôme, pour « décrocher un contrat », pour faire valoir ses droits ou pour « boucler ses fins de mois ». D'où ce constat : redonner voix aux ouvriers rend visible les récentes mutations intervenues au sein de la classe ouvrière. ★

À lire :
« La Mémoire ouvrière. Recherche sur la mémoire du collectif », de Laurent Aucher, Éditions L'Harmattan, décembre 2013.